Questions très mélangées

Baudouin Jurdant

Publication originale : Baudouin Jurdant, « Questions très mélangées », *Art Press International*, 1979.

Que dire de la science quand on lui est extérieur ? Quand on n'en connaît que l'apparence ? Peut-on d'ailleurs n'en connaître que l'apparence sans déjà, de ce fait, l'ignorer complètement ?

Qu'est-ce qu'une pseudo-science ? Est-ce l'apparence d'une science ? Une apparence de science, sans science derrière, ou dedans ? Et enfin, qui trompent-elles, ces pseudo-sciences tant pourchassées ? Pourquoi les pourchasser ? Seraient-elles effectivement capables de tromper, d'abuser les scientifiques eux-mêmes ? Cela ne devrait-il pas être impossible en vertu même de ce qui définit le plus sûrement le scientifique, comme ne pouvant être abusé ? Surtout pas par de pseudo-sciences ?

Alors, qui trompent-elles, ces pseudo-sciences ? Seraient-ce les non-scientifiques ? Les profanes ? Mais ceux-ci ne sont-ils pas également trompés, et en outre de la même manière, par les vraies sciences, celles dont on nous rebat les oreilles, à la télévision, dans les journaux aussi, comme *Science et Vie*, ou *La Recherche* ?

Y aurait-il une différence entre une tromperie légitime et une tromperie illégitime ?

On serait d'ailleurs certainement très étonné par les résultats d'une enquête qui viserait à savoir qui trompe le plus, de *Science et Vie* ou de *La Recherche* ? Les profanes de *Science et Vie*, ceux qui sont les plus sérieux, les autodidactes, se laissent moins facilement avoir qu'on ne le pense généralement, car ils comptent vraiment, eux, sur la science et le savoir, pour sortir de leurs misères et progresser sur le plan social. Par rapport à eux, les lecteurs de *La Recherche* sont sûrement beaucoup plus naïfs, en

tout cas, moins critiques parce que moins engagés sur le front des luttes sociales où le savoir est une arme qui peut servir.

Pourtant les sciences de *Sciences et Vie* et de *La Recherche* ne sont-elles pas les mêmes ? La même science, une, neutre, sacrobjective et catholique, œcuménique, universelle ?

Entre science et non-science – science et nescience – science et pseudo-science – nescience camouflée – la distinction se voit promue à la « distinction » d'un véritable problème, l'objet propre d'une épistémologie envahissante, celle de Karl Popper. Son critère de falsifiabilité, de réfutabilité, doit nous permettre d'y voir plus clair : une science ne serait-elle véritablement telle que si elle peut *se* tromper ? Ou mieux peut-être, que si elle peut *s'* être trompée ? Car, ce ne peut être qu'après coup que l'authenticité d'une telle identité se joue. N'est-ce pas ainsi que le savoir se déconstruit/reconstruit en permanence ? Par l'erreur appliquée à soi-même qui fait que l'on se découvre brusquement avoir été, tout en sachant, sans savoir ?

Donc une science qui se trompe, ne trompe pas ; alors qu'une science qui ne se trompe pas, trompe. Exemple classique : l'astronomie et l'astrologie. Les astronomes se trompent souvent (et plus encore qu'on ne l'imagine, s'il faut en croire Charles Fort, héros de la *Fortean Society*, sorte d'équivalent américain du Collège de Pataphysique, voué au culte d'Alfred Jarry), les astrologues, jamais. Les premiers ne trompent personne — enfin, c'est ce qu'ils croient — les seconds trompent énormément !

Histoire d'éléphants

« Comment pouvons-nous distinguer l'idéologie de la science » demande Joan Robinson dans son *Economic Philosophy* ? « D'abord, continue-t-elle, « nous devons définir le sens que nous donnons aux définitions. Il est important d'éviter de confondre des définitions logiques avec des catégories de l'histoire naturelle. Un *point* est défini comme ce qui a une position, mais n'a aucune étendue. Il est clair que personne n'a jamais observé un point. C'est une abstraction logique. Mais comment définit-on un éléphant ? Tout le monde connaît la réponse : je ne peux pas définir un éléphant, mais j'en reconnais un quand je le vois. » Et Joan Robinson de conclure : « Une idéologie ressemble plus à un éléphant qu'à un point. »

Sans doute, mais cela n'implique pas nécessairement que la science, elle, ressemblerait plus à un point qu'à un éléphant. Autrement dit, s'il faut vraiment distinguer la science de l'idéologie, suivant en cela un principe qui fut cher à Althusser, si les sciences doivent s'opposer aux idéologies, se détacher d'elles, doivent-elles alors relever de « définitions logiques » ? Les sciences sont-elles des « abstractions logiques » ? Les sciences seraient-elles aussi impossibles à observer que des points ? Si tel est le cas, cela ne veut-il pas dire qu'une science de la science, l'épistémologie, ne peut fonctionner que sur la base de certaines définitions, dont les règles de construction ne seraient pas à trouver d'après la vision que nous aurions de la réalité empirique des sciences, mais bien plutôt, d'après ce qu'on pourrait appeler une règle de transparence complète ? Comme celle que Kepler utilise pour que le cosmos devienne un emboîtement de polyèdres ?

Joan Robinson nous rappelait la définition, légèrement différente par rapport à celle d'Euclide (« ce dont la partie est nulle ») du point : ce qui a une position sans étendue. Difficile de ne pas évoquer ici cette belle définition poppérienne de la connaissance objective (qui n'est rien d'autre que la connaissance scientifique) : « Une connaissance sans sujet connaissant » ? L'épistémologie ne serait-elle pas alors à construire comme une géométrie ?

Le point ne peut être pensé comme concept qu'abolie l'étendue. Bien entendu on la retrouve cette étendue, géométriquement nôtre. À l'instar du point, la science ne pourrait-elle dès lors, n'être pensée conceptuellement, qu'aboli le sujet connaissant, sujet que l'on va voir resurgir ailleurs bien sûr, épistémologiquement autre, et donc, vraiment autre, jamais au centre de son propre savoir, plus jamais philosophe, à tout jamais scientifique ?

N'est-ce pas cela précisément que Freud découvre ? Le sujet comme différence, et la science comme une sorte de concept limite, seul apte à nous le faire sentir, ce sujet, comme coïncidence (du point au triangle par intersection de droites), mot d'esprit, lapsus, parole à laquelle la langue est sourde par définition, mais qui, néanmoins, se fait parfois entendre, même si ce n'est que pour en rire : signifiant ? Popper avec Freud ?

C'est sans doute Popper qui serait le plus embarrassé du programme qui découlerait d'une telle association. Comment en effet l'épistémologie pourrait-elle subsister si elle ne réussissait pas à maintenir ses problèmes dans une forme qui rend leurs solutions difficiles, voire impossibles, et qui, en conséquence, multiplie ceux qui les cherchent : les épistémologues ?

Par exemple : comment les sciences peuvent-elles être elles-mêmes objets de science ? De quelles réalités empiriques spécifiques les sciences seraient-elles faites ?

En fait, comment les sciences pourraient-elles offrir une résistance quelconque aux théories épistémologiques qui, prétendant en rendre compte, ne pourraient être vraies qu'à les rendre fausses ? Pas de vrai sur le vrai, comme nous le rappelle Jacques Lacan. Autrement dit, l'épistémologie peut-elle prétendre à une quelconque pertinence, sans s'abîmer automatiquement dans la science sur laquelle elle intervient ? Les scientifiques ne sont-ils pas eux-mêmes tous des épistémologues quand ils ne trouvent plus rien ? Ou bien quand leur science piétine ? Comme l'avait bien vu, entre autres, Lénine.

Pourquoi alors ne pas se tourner vers la sociologie ou l'anthropologie ? Vers le « social », pour avoir enfin raison des sciences ? De la science ? Ceci par l'intermédiaire d'une différence qui mettrait les sciences à distance, à bonne distance de préférence, du social et de la raison (bien qu'il y ait quelques risques ici, à ce que cette raison, du côté du social, ne se réduise à n'être que celle du plus fort) ?

Après tout, qui nous dit que les sciences ne sont pas à traiter comme des idéologies, ou comme les éléphants ? Tant pis pour les définitions des sciences si « on en reconnaît une, quand on la voit ». Pourquoi, les sciences, comme les idéologies, n'auraient-elles pas besoin de cornacs ? Les politiques scientifiques ne sont-elles pas là pour

domestiquer quelque peu cet animal sauvage, la science, qui, comme le quetzal, l'oiseau coloré du Guatemala, ne peut survivre que libre ?

La connaissance scientifique n'est-elle pas vraiment une forme de connaissance parmi d'autres, et comme les autres ? Ce serait notre culture, parmi d'autres (bien qu'elles soient nombreuses à disparaître). Idée saugrenue : la diversité des sciences ne pourrait-elle pas remplacer la diversité culturelle ? Pourquoi ne pas inclure les pseudo-sciences dans les sciences ? Qui cela gênerait-il ? N'avons-nous pas trop d'idées *a priori* sur les sciences ? Des préjugés archaïques ? Des habitudes et traditions vieillies ? Pourquoi ne pas dire avec Feyerabend : « Tout est bon ! » ?

Les épistémologues devenus sociologues pourront enfin s'attacher à des problèmes très concrets : il faudra classer les sciences, par espèces, genres, classes, familles, ordres, comme l'a fait Ampère au XIX^{e} ; il faudra les observer soigneusement, attentivement, de leur naissance à leur … (j'allais dire « à leur mort » mais le mot passe mal : l'idée de sciences mortes, comme on parle de langues mortes ? …), il faudra donc les observer attentivement, comme le vulcanologue ses volcans, éteints ou non ; il faudra aussi observer les scientifiques eux-mêmes. Comment parlent-ils, écrivent-ils, produisent-ils, se reproduisent-ils ? L'épistémologie n'est-elle pas enfin appelée à n'être, de plus en plus modestement, de plus en plus scientifiquement, qu'une éthologie ?

Ne voit-on pas là s'ébaucher un rêve : remplacer l'éthique par une éthologie ? Les deux mots ont la même racine ? Pourquoi ne feraient-ils pas éclore la même fleur ?

Que dire de la science quand on lui est extérieur ? N'y a-t-il pas cent ans, très exactement que Flaubert écrivait *Bouvard et Pécuchet*, qui est, on le sait, un livre sur la bêtise, « le mécanisme de la bêtise, qui comme le dit Gilles Deleuze, est la plus haute finalité de la pensée » ?

Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. Qui l'est ? L'êtes-vous ? Comment l'être ? A quoi se reconnaît-on comme tel, pour entrer dans l'Académie ? Comment donc être le même que celui que j'ai vu y pénétrer l'autre jour, pensif ? Sans doute, faut-il être le même à l'intérieur, et non à l'extérieur de soi-même ? Le même dans le savoir, et non dans le pouvoir ? Ne faut-il pas avoir, tout simplement, le même secret ? La même chose non dite ? La même chose interdite ?

Peut-on imaginer l'espace, l'immeuble, le temple sur le fronton duquel seraient inscrits les mots suivants : « Nul n'entre ici s'il n'est non-géomètre » ? Comment une identité pourrait-elle se définir comme négation d'une autre ? Comme négation de celle-là même qui s'affirme en m'excluant ?

C'est pourquoi je pense que s'il y a effectivement des scientifiques (ils existent, j'en ai rencontré), il n'y a pas, par contre, de non-scientifiques : il n'y a pas de profanes. Il y a ceux qui sont à l'intérieur de l'académie, et ceux qui sont à l'extérieur — et qui, peut-être, préfèrent les grands bois —. Je ne pense pas que la science soit une croyance. N'est-ce pas la mise en acte d'une différence entre les hommes et un monde ? Avec ce qui en résulte comme savoir ? Y a-t-il des différences entre les hommes qui puissent être mises en actes pour qu'en résulte un savoir, ou plutôt une éthique, une éthique de la connaissance, et non pas seulement un pouvoir ?